

Histoire d'un tableau : Le château de la Reine Blanche

Tableau de Dominique Paul Peyronnet (1872-1943) exposé au Musée d'Archéologie et d'Art de Senlis

Avant de devenir peintre, Dominique Peyronnet était ouvrier lithographe, ce qui explique la qualité et la précision graphique de ses dessins. Cet artiste français n'était pas prolifique puisqu'il ne peignit qu'une trentaine de toiles. Ses sujets favoris demeurent les marines ou les paysages sylvestres nocturnes. Son trait est vif et précis, ses vagues semblent être tracées au couteau et figées dans le temps, ses couleurs restent attrayantes. La précision de ses traits qui semblent suspendre le temps au bord de la toile donne à ses œuvres une sensation de merveilleux et d'étrangeté. La dilatation qui existe entre l'intention et la réalisation crée, chez les naïfs et chez Peyronnet en particulier, un sentiment étrange et poétique. Du décalage naît l'inattendu. Cette atmosphère trouble distingue ses œuvres et leur donne un souffle que peu d'artistes surent conserver. Force est de comprendre pourquoi les surréalistes, pour qui la peinture doit « renforcer notre connaissance abstraite proprement dite », s'intéressèrent à la peinture naïve.



On appelle « peintures naïves » celles qui étant l'œuvre d'exécutants instinctifs, ne manifestent que peu d'affinité, tant sous le rapport de l'inspiration que sous celui de la technique, avec le plus grand nombre de créations plastiques de leur temps.

C'est vers le milieu du XIX^e siècle, sous l'influence du Romantisme, que l'on commence à s'intéresser aux arts pratiqués par les gens du peuple. Ce sont des poteries, des ouvrages de menuiserie ou de serrurerie, des tissus, des broderies. Ce sont aussi des peintures, enseignes, ex-voto, portraits, emblèmes corporatifs, brevets et certificats illustrés. Ce sont encore, coloriés au pochoir sur feuilles volantes, ce que l'on appelle communément images d'Épinal. Presque tous les auteurs de ces pièces sont demeurés anonymes.

Les peintres naïfs en France

On peut supposer qu'au premier Salon libre, sans jury, de Paris, en 1848, des peintres exposèrent des œuvres comparables à celles des poètes ouvriers. Il en fut de même, peut-être, au Salon des refusés de 1863. Mais ce n'est qu'en 1885, lors du Salon des artistes indépendants, que se fit connaître l'art naïf avec Henri Rousseau, dit le Douanier.

Au début du XX^e siècle, Alfred Jarry puis Guillaume Apollinaire et, à leur suite, les marchands Bernheim, Wilhem Uhde, Ambroise Vollard et Paul Guillaume commencent à mobiliser l'opinion non seulement sur l'œuvre du Douanier, mais aussi sur celle des primitifs et des autodidactes. Parallèlement, avec l'avant-garde cubiste et pré-abstraite, des personnalités comme Picasso, Robert Delaunay, Kandinsky, Brancusi accordent une attention privilégiée à l'art des enfants et des aliénés comme à celui des naïfs. Et lorsque, en 1927, la collection des peintures naïves réunie par Georges Courteline est mise en vente, ce n'est plus de « musée des horreurs » que l'on parle, mais de « musée du labeur ingénu ».

La première grande exposition consacrée aux naïfs à Paris date de 1937. Sous le titre « Les maîtres populaires de la réalité », elle révéla, à côté du Douanier Rousseau, Louis Vivin, Camille Bombois, André Bauchant, Dominique-Paul Peyronnet, Séraphine Louis, dite Séraphine de Senlis, Jean Êve, René Rimbert, Adolf Dietrich, tous ouvriers ou artisans, ainsi que Maurice Utrillo, le fils de Suzanne Valadon. Ce titre, choisi par les organisateurs, souleva de vives discussions révélatrices, en un sens, de la difficulté reconnue à classer l'art des peintres représentés. D'aucuns lui préféraient l'expression « primitifs modernes », d'autres, celle de « peintres naïfs » ou de « peintres du dimanche », de « peintres autodidactes » ou « instinctifs ». Succédant aux grandes expositions de Knokke-le-Zoute en 1958, Baden-Baden en 1961, Paris en 1964, galerie Charpentier et Rotterdam, la même année, l'exposition « Die Kunst der Naiven » de Zurich en 1975, regroupe encore sous la même terminologie des arts aussi différents que l'art primitif, l'art des Aborigènes, des enfants ou des aliénés, confirmant ainsi l'impossible insertion de ce genre nouveau dans un cadre traditionnel.

Jean-Marie DELZENNE et citation du Dictionnaire Larousse de la peinture